

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée.

" Ah ! Au fait quel jour sommes-nous ? " se dit-elle.

" Vendredi 13 ?! Zut ! "

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises. Et bien sûr, que de mauvaises surprises. Pris d'un doute, Amélie consulta encore une fois le calendrier. C'était bien ça. On était le vendredi 13 du mois de mars. Elle n'en revenait pas. Jamais, depuis trente ans, elle n'avait oublié une telle date. Un jour de mémoire incontournable pour sa famille. Elle s'en voulait d'une telle étourderie. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Est-ce que par hasard elle ne perdrait pas la raison ? À bientôt cinquante ans, ce serait vraiment navrant.

Même si elle se sentait quelque peu déstabilisée par cet oubli, Amélie n'était pas du genre à se laisser aller. De toute façon, elle n'avait pas de temps à perdre à gamberger inutilement. Sa journée allait être particulièrement chargée et elle avait plein de choses à faire avant de partir. Car, en dépit de tout, elle serait là-haut, au Combloux, à midi comme tous les vendredis 13.

Pourtant, son frère Jeannot lui avait téléphoné la semaine dernière pour lui rappeler la date. Il s'inquiétait d'ailleurs de n'avoir aucune nouvelle de leur frère aîné. Et, comme elle savait le faire, Amélie avait trouvé les mots pour le rassurer.

" T'inquiète mon Jeannot. Tu sais bien que, même si Hervé n'est pas toujours conciliant, pour rien au monde il ne manquerait ce rendez-vous."

Tout en préparant leur futur pique-nique, Amélie repensait à leur dernière rencontre qui s'était bien mal terminée. C'était il y a huit mois. Ses deux frères avaient bien failli en venir aux mains après une discussion plutôt animée. La faute à cet obstiné d'Hervé. Mais quelle mouche l'a piqué de vouloir vendre les ruines de leur maison natale ? Une idée absolument stupide.

D'abord parce que cet endroit est sacré. C'est Hervé lui-même qui, il y a trente ans, leur a fait juré, à Jeannot et elle, de ne jamais y toucher. Ensuite parce que ces ruines ne valent rien. Qui viendrait acheter un tas de pierres calcinées dans un tel trou perdu ?

Amélie tartinait le pain avec un peu trop d'énergie. Le beurre débordait sur les côtés. Elle le racla de la pointe du couteau. Ces fâcheries stériles l'agaçaient et elle en voulait à Hervé. Elle le savait influençable et elle était sûre que l'idée ne venait pas de lui mais de sa peste de fille. Anne avait toujours été cupide. Déjà, quand elle n'était qu'une enfant, sa nièce négociait tout ce qu'elle faisait moyennant quelques pièces pour remplir sa tirelire. Amélie la soupçonnait même de piocher dans les porte-monnaie de ses parents. À maintenant vingt-huit ans, elle travaillait dans l'immobilier et ne savait parler que d'argent, de placements et d'investissements. Et pour parfaire le tableau, elle avait trouvé en Guillaume, son mari, le partenaire idéal. Les deux faisaient la paire.

Elle coupa les tranches de jambon, de saucisson et de cornichons qu'elle fourra à l'intérieur des sandwiches. Elle enveloppa le tout dans du papier alu. Comme d'habitude, Jeannot apporterait les boissons et Hervé le fromage et le dessert. C'était un rite immuable.

Elle regarda par la fenêtre. Un pâle rayon brillait à travers les nuages. La pluie avait cessé et le ciel semblait se dégager. Amélie soupira d'aise. Au moins cette fois-ci, le pique-nique ne serait pas arrosé comme l'an dernier. Car même si la tonnelle restait un abri sûr, la pluie gâchait toujours le plaisir. Elle prit la nappe à carreaux, quelques serviettes en papier et des verres qu'elle rangea au fond du panier avec les casse-croûte et la salade composée.

Il était dix heures passées et il était temps qu'elle se mette en route. Il fallait une bonne heure pour accéder au village des Roncières et encore une demie-heure pour arriver au Combloux. La fin du trajet était assez pénible. La route étroite et bourrée d'ornières serpentait à flanc de coteaux. Et avec les pluies torrentielles qui s'étaient déversées depuis un mois sur la région, il risquait bien d'y avoir des

coulées de boue. Plus personne n'empruntait cette piste depuis bien longtemps. Depuis le drame qui avait touché sa famille, le vendredi 13 juillet 1990.

Il faisait beau ce jour-là. Amélie venait d'avoir vingt ans. La nature était verdoyante, fleurie, odorante. La maison plantée sur le bout de la colline brillait sous le soleil. De la fenêtre de sa chambre, elle pouvait admirer le fond de la vallée et plus encore, l'horizon sans fin. Quand elle était petite, son père lui disait de regarder bien au-delà des nuages, alors elle verrait la mer. Et il riait en l'embrassant. Amélie y croyait vraiment et pouvait rester de longs moments à fixer le bleu du ciel.

En ce beau jour d'été, toute la famille Marchal était là pour fêtait les quatre-vingts ans de Mémé Jacotte. La grand-mère paternelle d'Amélie qui, chose surprenante, était née exactement le vendredi 13 juillet 1910. À sa naissance, des anciens, particulièrement superstitieux, avaient prédit que Jacotte ne vivrait pas longtemps. Sa courte destinée était inscrite dans les cieux. Ils s'étaient bigrement trompés puisque la Mémé les avaient tous enterrés et devenait, sans vergogne, une octogénaire alerte.

Il y avait Mariette et Pierre, les parents d'Amélie, d'Hervé et de Jeannot. L'oncle Paul, frère de Pierre, sa femme Odette, ses deux enfants, Marie et Bruno. La tante Jeanne, sœur cadette de Pierre, Alain, son mari et leur fille Adèle. Avec Mémé Jacotte, cela faisait treize. Alors pour ne pas forcer le destin, on avait aussi invité la Raymonde, cette femme sans âge qui vivait seule dans sa chaumière à l'orée de la forêt.

On avait dressé la table sous la tonnelle qui, grâce à sa treille, apportait de la fraîcheur. Recouverte de la belle nappe à carreaux, toute neuve, on y avait posé les belles assiettes en porcelaine blanche ornées d'un liseré doré, les couverts en argent et les verres en cristal. C'était un jour de fête et il fallait que tout soit parfait. Le repas tirait à sa fin. On venait de terminer le fromage et on trinquait encore en attendant le dessert. Il n'y avait autour de la table que de la joie et de la bonne humeur. Mémé Jacotte, pompette, riait un peu trop fort. Amélie se souvient de son

regard lumineux et de son visage radieux.

Le bruit a été détonant. Une violente explosion qui a fait trembler la maison. Et aussitôt tout s'est enflammé. Le brasier était d'une telle force que la toiture a volé en éclats. Toute la tablée s'est figée, comme si le temps était suspendu. Après ces quelques secondes de stupeur, ce furent des cris, des hurlements et une course éperdue jusqu'au bout du jardin, là où finit la colline. Une heure après, il ne restait plus rien. Que des poutres calcinées, des murs noircis. À l'intérieur, tout avait brûlé. Ils avaient tout perdu. Ne survivraient que les souvenirs.

Chaque fois qu'Amélie se remémorait cette tragédie, sa gorge se serrait et elle ne pouvait retenir ses larmes. Car le plus dur fut la suite. Sa mère, trop choquée, en a perdu la parole. Un an après, elle décédait. Son père est mort de chagrin, l'année suivante. L'oncle Paul et la tante Jeanne et toute leur famille en restèrent longtemps traumatisés. La pauvre Raymonde est devenue folle. Seule la mémé Jacotte s'en est sortie sans trop de dommage. Elle a vécu jusqu'à quatre-vingt quinze ans.

C'est ainsi que pour ne pas oublier leurs parents, Amélie et ses frères s'étaient fait la promesse de se retrouver au Combloux chaque vendredi 13.

Amélie était contente de revoir ses frères. Cette journée de mémoire était le seul lien qui les unissait encore. Ce qu'ils avaient vécu ensemble, personne ne pouvait leur ôter. Pas même les êtres chers qui partageaient leur vie. Amélie n'avait jamais voulu emmener son ex au Combloux, ni sa fille ni son fils.

Amélie pestait. Elle avait oublié ses lunettes. Éblouie par la brusque luminosité, elle baissa son pare-soleil. Elle arrivait aux Roncières. Elle tourna à droite vers le centre du village et passa devant l'école de son enfance et son collège à côté. Elle gardait une pensée émue de ces années d'insouciance. Même s'il fallait se lever tôt, partir dans le froid, s'engouffrer dans la vieille camionnette de son père, serrée comme une sardine entre Jeannot et Hervé, elle n'en avait que bons souvenirs. Le soir, c'était leur mère qui venait les chercher. L'hiver, la nuit tombait vite avant d'arriver à la maison.

Elle abordait maintenant la route en lacets qui grimpait jusqu'au Combloux. Elle rétrograda tant la pente était abrupte. C'est bien ce qu'elle craignait. Le revêtement était glissant et boueux. Elle sentait que ses roues patinaient et les trous sur le bitume détérioré la freinaient. Sa voiture avançait par à-coups. Amélie était inquiète.

Il ne manquerait plus qu'elle tombe en panne. Elle roula lentement et atteignit enfin le haut de la côte, là où la route tourne à angle droit. Elle amorçait le virage quand son moteur se mit à tousser. Puis il s'arrêta tout net. Impossible de redémarrer. Tant pis. Après tout, il ne lui restait qu'une centaine de mètres jusqu'au Combloux. Un peu de marche ne lui ferait pas de mal. Elle prit son panier et avança en prenant soin d'éviter les flaques.

C'est Jeannot qu'elle aperçut le premier. Appuyé contre le capot de sa voiture, il semblait méditer en contemplant le paysage. Son frère cadet était comme elle, nostalgique et très attaché à ce lieu où ils avaient grandi. Du regard elle chercha son autre frère. Visiblement, la voiture d'Hervé n'était pas là. En principe, il arrivait toujours le premier. Contrariée, Amélie pressentit qu'il ne viendrait pas. Jeannot fit un geste de la main et se pressa à sa rencontre, étonné de la voir arriver à pieds. Content de la revoir, il l'embrassa chaleureusement et il lui prit le panier. Amélie lui expliqua rapidement sa panne et d'une voix chargée d'amertume lui demanda :

- Il n'est pas là, hein c'est ça Jeannot ?
- Ben non. Amélie, je crois bien qu'on ne le verra plus notre frérot.

La déception se lisait dans leurs yeux. Une fêlure qui leur brisait le cœur. Ils arrivèrent sur le terre-plein où il avait garé son véhicule. Jeannot posa le panier par terre et ouvrit son coffre pour prendre les boissons qu'il avait prévues pour accompagner leur repas. Amélie s'apprêtait à reprendre son panier quand elle poussa un cri. Elle venait d'avoir une drôle d'impression. Comme si le sol se dérobaient sous ses pieds. Pour ne pas tomber, elle se reteint à la portière. Jeannot aussi ressentait la même chose. Immobiles, ils écoutèrent. Ça grondait dans la vallée. Un grondement sourd, menaçant. Le ciel était clair pourtant, ce n'était donc

pas l'orage. La terre tremblait et, brusquement, dans un fracas épouvantable, le pan de la colline s'écroula au fond de la vallée.

Aussi vif que l'éclair, Jeannot avait saisi le bras de sa sœur et l'avait entraînée dans une course effrénée jusqu'à l'orée du bois. Tapis dans les fourrés, ils étaient restés là, longtemps, sans bouger, muets de frayeur. Jusqu'au silence total. On n'entendait plus rien. Pas même un chant d'oiseau, pas même le souffle du vent. Juste les battements de cœur qui cognaient dans leurs poitrines.

Quand enfin, tremblants, serrés l'un contre l'autre, ils ont pu s'avancer, la première chose qu'ils ont vue, c'est la voiture. Par miracle, elle était encore là, sur ce qui restait du terre-plein. Car, devant, à deux mètres à peine, c'était un trou béant. Tout avait disparu, le jardin, la tonnelle, les ruines de la maison.

Amélie était blême. Prise de vertige, elle se laissa tomber au sol et sanglota. Elle pleurait sur son passé qui, d'un seul coup, venait de s'écrouler. L'histoire de leur famille était bel et bien enterrée. Elle leva les yeux sur Jeannot qui semblait pétrifié sur place. Et puis, un léger rictus se dessina sur ses lèvres. Il prit son portable et composa un numéro. Sa voix, qui d'habitude était chaude, avait pris un ton acide :

- Allô Hervé ? Tu m'entends ? On t'a attendu ce matin tous les deux. J'espère que tu n'as pas de problème. Tu sais, à propos du Combloux, on vient d'en discuter avec Amélie. On est d'accord pour le vendre.